



**Ebisu**

Études japonaises

**51 | 2014**

**Le rapprochement franco-japonais dans l'entre-deux-guerres**

---

## « Il n'y a pas d'individu au Japon. » Archéologie d'un stéréotype

「日本には個が存在しない」－ステレオタイプの系譜

*“There Are No Individuals in Japan.” Origins of a Stereotype*

**Emmanuel Lozerand**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1495>

DOI : 10.4000/ebisu.1495

ISSN : 2189-1893

### Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

### Référence électronique

Emmanuel Lozerand, « « Il n'y a pas d'individu au Japon. » Archéologie d'un stéréotype », *Ebisu* [En ligne], 51 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1495> ; DOI : 10.4000/ebisu.1495

---

## « Il n'y a pas d'individu au Japon. » Archéologie d'un stéréotype

Emmanuel LOZERAND

「日本には個が存在しない」——ステレオタイプの系譜

エマニュエル・ロズラン

“There Are No Individuals in Japan.”  
Origins of a Stereotype

Emmanuel LOZERAND

✎ **Mots-clés** : Japon, altérité, stéréotype, individu, communauté, racisme, culturalisme, péril jaune.

**L'auteur** : Emmanuel Lozerand, professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco, Paris), s'est spécialisé dans l'étude de la littérature japonaise moderne (en particulier Mori Ōgai, Natsume Sōseki, Masaoka Shiki). Il poursuit des recherches sur la question de l'individu au Japon.

**Résumé** : Au XIX<sup>e</sup> siècle les sociétés « lointaines » furent perçues comme communautaires et traditionnelles. De manière concomitante, sur fond d'expansion colo-

niale, se développèrent des doctrines nationalistes et/ou racistes. Des conceptions plus anciennes furent également réactivées, qui faisaient de « l'Orient » le monde de la tradition et du despotisme. C'est à cette époque que se cristallise le stéréotype du supposé « manque d'individualité » des Japonais.

À l'occasion des guerres remportées contre la Chine et la Russie, en 1894-1895 et en 1904-1905, les théories du péril jaune fleurissent. Par la suite, les théories culturalistes soulignent la dimension communautaire de la société japonaise, bientôt rejointes par les discours sur la crise du sujet occidental. Les Japonais ont eux aussi contribué à renforcer ce cliché.

## キーワード

日本、個人性、個人、個、個性不足、  
団体、共同体、ステレオタイプ

## 著者

エマニエル・ロズランはフランス国立東洋  
言語文化大学（イナルコ）で教授を務める。

日本近代文学（特に森鷗外、夏目漱石、正  
岡子規）を専門とし、「日本における個」につ  
いて研究をしている。

## 要旨

日本人に個人性に欠けているという考えは、  
19世紀後半のヨーロッパに始まる。個人 vs  
社会という見方が広まり、植民地主義が発展  
した時代である。このような状況のもとで、  
非西洋社会は原始的共同体に過ぎないと見な  
された。さらに、当時優勢であった人種論に  
よってそれぞれの民族を特徴づける傾向も強  
かった。日清・日露戦争が終わると、黄禍論  
が流行する。第二次世界大戦後に興った文化  
相対主義においても、「主体の死」に憧れる  
西洋知識人の妄想においても、このステレオ  
タイプはさまざまな形で繰り返された。日本  
のなかのオート・ジャポニズムともいえる流  
れにおいても、この誤った固定観念は繰り返  
し主張されているのだ。

▼ **Keywords:** Japan, Otherness,  
Stereotype, Individual, Community,  
Racism, Culturalism, Yellow Peril.

**The Author:** Emmanuel Lozerand, a  
professor at the National Institute of  
Oriental Languages and Civilizations  
(Paris), specialises in the study of modern  
Japanese literature (in particular Mori  
Ōgai, Natsume Sōseki and Masaoka  
Shiki). His current research focuses on  
the individual in Japan.

**Abstract:** During the nineteenth cen-  
tury, “faraway” societies were perceived as  
community-based and traditional. At the  
same time, nationalist and/or racialist doc-  
trines were developed against a background  
of colonial expansion. Older conceptions  
of the “Orient” as a world of tradition and  
despotism were also revived. It was during  
this period that the stereotype of a sup-  
posed “lack of individuality” amongst the  
Japanese was formed.

Japan's victories over China and Russia  
in 1894-1895 and 1904-1905 saw theo-  
ries on the Yellow Peril flourish. Culturalist  
theories subsequently underlined the com-  
munity dimension of Japanese society and  
were soon joined by discourses on the crisis  
of the Western subject. The Japanese have  
also played a part in reinforcing this cliché.

## « Il n’y a pas d’individu au Japon. »

### Archéologie d’un stéréotype

Emmanuel LOZERAND\*

L’idée selon laquelle les civilisations d’Asie, et au premier chef la société japonaise, ne reconnaîtraient pas la valeur de l’individu est un lieu commun insistant depuis 125 ans environ<sup>1</sup>. On la retrouve sous diverses variantes, en Occident et au Japon, dans le discours savant comme dans l’opinion commune, en positif ou en négatif. Comme le remarquait le discret Alfred Smoular,

« le soi-disant manque d’individualisme des Japonais, leur grégairisme, le “vous en connaissez un, vous les connaissez tous” : cette assertion forme, avec l’esprit d’imitation et l’agressivité, la trilogie des lieux communs majeurs, [qui] expliquent commodément les actions japonaises, y compris leurs succès ou insuccès éventuels. C’est le troupeau opposé à nos sociétés “individualistes”<sup>2</sup> ».

---

\* Inalco, Centre d’études japonaises (CEJ).

1. Texte augmenté d’une conférence prononcée à la Maison franco-japonaise le 12 septembre 2013. On trouvera de plus amples développements dans Emmanuel Lozerand, « “Il n’y a pas d’individu au Japon.” Critique et archéologie d’un stéréotype », in Christian Galan (dir.), *Individus, droits et démocratie au Japon*, Toulouse, 2014 (à paraître) ; et Emmanuel Lozerand (compilée par), « “Il n’y a pas d’individu au Japon.” Petite anthologie », in Christian Galan (dir.), *ibid.*

2. Alfred Smoular, *Sont-ils des humains à part entière ? L’intoxication anti-japonaise*, Lausanne, L’Âge d’homme, 1992, p. 140.

Mais, comme l'esprit d'imitation implique le conformisme, et l'agressivité le mépris de la vie humaine, c'est bien la notion d'un défaut d'individualité qui constitue le lieu commun fondamental.

Présente de manière diffuse dès *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti en 1887<sup>3</sup>, cette conception fut théorisée pour la première fois, semble-t-il, dans *The Soul of the Far East*, de l'astronome américain Percival Lowell (1855-1916), l'année suivante, en 1888.

On doit aussi à Lowell, soit dit en passant, la propagation de deux autres mythes : celui de la Corée comme « pays du Matin calme<sup>4</sup> » et celui de la vie sur la planète Mars, où il s'obstina des années durant à chercher et à découvrir des « canaux », et donc de l'eau.

Lowell écrit :

*« The sense of self grows more intense as we follow in the wake of the setting sun, and fades steadily as we advance into the dawn. America, Europe, the Levant, India, Japan, each is less personal than the one before. We stand at the nearer end of the scale, the Far Orientals at the other. If with us the I seems to be of the very essence of the soul, then the soul of the Far East may be said to be Impersonality<sup>5</sup>. »*

[Le sens du soi devient plus intense si nous suivons le sillage du soleil couchant, et disparaît progressivement à mesure que nous avançons vers l'aube. L'Amérique, l'Europe, le Levant, l'Inde, le Japon : chacun est moins personnel que le précédent. Nous sommes à une extrémité de l'échelle, les Extrême-Orientaux à l'autre extrémité. Si avec nous le Je semble être l'essence même de l'âme, alors on peut affirmer que l'âme de l'Extrême-Orient est l'Impersonnalité.] (tr. Emmanuel Lozerand)

Cette thèse sera rapidement relayée par différents auteurs, comme l'écrivain André Bellessort qui expliqua en 1898 :

« Nous touchons ici à la différence essentielle qui nous sépare des Japonais. Nous croyons à l'identité consciente de la personne humaine : ils n'y croient pas. [...] »

---

3. Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, Paris, Garnier Flammarion, 1990, p. 50-51, 137, 146, 206, 217 par exemple.

4. Il publia en 1888, après un séjour de deux mois en Corée, *Chosŏn, the Land of the Morning Calm; a Sketch of Korea*, Boston, Ticknor and Company.

5. Percival Lowell, *The Soul of the Far East*, Boston, New York, Houghton, Mifflin and Company, 1888, cité d'après <http://www.gutenberg.org/ebooks/1409>, consulté le 4 novembre 2013.

Ne vous étonnez pas que [les Japonais] n'aient conçu ni la liberté, ni même la "charité". Ce sont des idées individualistes<sup>6</sup>. »

La guerre russo-japonaise de 1904-1905 porta un coup sévère à l'image du Japon pittoresque qui prévalait depuis quelques décennies. Le discours esquissé par Lowell se développa dès lors dans deux directions principales. La première est politique et sociale, comme l'illustrent les thèses développées par le célèbre « passeur » Lafcadio Hearn dans *Japan. An Attempt of Interpretation*, en 1904, ouvrage que je cite dans la traduction française parue la même année :

« C'est un despotisme communiste religieux, une tyrannie sociale absolue, supprimant la personnalité, annihilant l'esprit d'entreprise, et faisant de la concurrence un délit public<sup>7</sup>. »

L'autre est plus psychologique et culturelle. On trouve une de ses variantes les plus élaborées dans un brillant article publié en janvier 1910 par Louis Aubert dans *La Revue de Paris* sous le titre « Impersonnalité japonaise ». L'auteur y reprend de manière détaillée l'argumentation de Lowell. Il se concentre sur les mœurs (la famille, le *bushidō*), les croyances (le bouddhisme, le rapport à la mort), la langue (évidemment « sans sujet »).

« À telle personnalité, tel univers : le nôtre bien ordonné, bien éclairé, bien solide, tout en résistances et en prises à l'entour de nous qui sommes au centre ; le leur, un monde léger, épars, qui s'effiloche, et défaille. Ils croient que l'illusion de la personnalité n'est qu'un épisode éphémère dans le passage d'une vaste impersonnalité à une autre impersonnalité, du néant au néant<sup>8</sup>. »

Un grand nombre de ces arguments<sup>9</sup> seront continuellement ressasés jusqu'à aujourd'hui. Avant-guerre par exemple, on en trouve un écho

---

6. André Bellessort, *Voyage au Japon. La Société japonaise*, 1898, cité par Patrick Beillevaire, *Le Voyage au Japon. Anthologie de textes français*, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 801-803.

7. Lafcadio Hearn, *Japan. An Attempt of Interpretation*, New York, The Macmillan Company (tr. Marc Logé, sous le titre *Le Japon*, Paris, Mercure de France, 1904, p. 80-81).

8. Louis Aubert, « Impersonnalité japonaise », *La Revue de Paris*, 15 janvier 1910, p. 268.

9. Ces thèses furent par exemple reprises par Félicien Challaye dans *Le Japon illustré* (Paris, Larousse, 1915, p. 39-42), ouvrage très lu à l'époque.

puissant chez des auteurs liés à la « révolution conservatrice<sup>10</sup> » allemande, comme Hermann von Keyserling qui note dans son *Reisetagebuch eines Philosophen* en 1919 :

« Les Japonais ne sont pas des individualités, au sens que nous donnons à ce mot ; leur centre est constitué par le groupe auquel ils appartiennent [...]»<sup>11</sup>. »

Ils connaîtront une nouvelle jouvence après la Seconde Guerre mondiale, ainsi qu'en témoignent, parmi d'autres, ces propos du journaliste Robert Guillaïn en 1947 :

« La société japonaise moderne [...] conspire tout entière à la facilité de la mort par une sorte de dépréciation de la vie. C'est la gloire de la race blanche que d'avoir fait de la personne humaine [...] une valeur unique et première. Un Occidental ne vit pleinement sa vie que quand il la comprend et la fait inimitable, et quand le sens même de son existence, c'est d'être précieuse : s'il la donne, il donne ce qui est irremplaçable. Bien plus, notre personnalité n'est pas seulement précieuse, elle est encore précise : elle se distingue fortement de celles qui nous entourent ; elle est indépendante et s'oppose même au groupe qui la comprend.

Sur tous ces points, comme elle est différente la psychologie des Japonais ! Nous avons déjà montré [...] comment la collectivité noie les contours précis des personnalités, des individus ; et ce n'est pas tant, ici, l'effet du régime totalitaire du Japon moderne que celui de la civilisation orientale dans son ensemble, dont la tendance générale est de dissoudre l'homme dans ce qui l'entoure<sup>12</sup>. »

La thématique sera ensuite reprise par une foule d'experts et de voyageurs, de Jean Stoezel (*Jeunesse sans chrysanthème ni sabre*, 1953) à Jacques

---

10. Christine Maillard, « Au-delà de l'exotisme. Le Japon des intellectuels allemands (1890-1930) et la "crise de la culture européenne" », in Christine Maillard et Sakae Murakami-Giroux, *Devenir l'autre*, Arles, Picquier, 2011, p. 41-58.

11. Hermann von Keyserling, *Das Reisetagebuch eines Philosophen*, Darmstadt, Reichl, 1919 (tr. Alzir Hella et Olivier Bornac, sous le titre *Le Journal de voyage d'un philosophe*, Paris, Stock, 1948, p. 665). Voir Aurélie Choné, « L'expérience du comte Hermann von Keyserling au Japon », in Christine Maillard et Sakae Murakami-Giroux, *Devenir l'autre*, op. cit., p. 59-74.

12. Robert Guillaïn, *Le Peuple japonais et la guerre. Choses vues, 1939-1946*, Paris, Julliard, 1947, p. 48.

Attali (*Une brève histoire de l'avenir*, 2006), en passant par Arthur Koestler (*Le Lotus et le Robot*, 1961), Hubert Brochier (*Le Miracle économique japonais*, 1965), Raymond Charles (*Le Japon au rendez-vous de l'Occident*, 1966), René Duchac (*La Jeunesse de Tokyo*, 1968), Jacques Robert (*Le Japon*, 1969), Jean-François Delassus (*Le Japon : monstre ou modèle*, 1970), Nicolas Bouvier (*Le Vide et le Plein. Carnets du Japon 1964-1970*, 1970), Herman Kahn (*The Emerging Japanese Superstate. Challenge and Response*, 1970), Ezra F. Vogel (*Japan as Number One. Lessons for America*, 1979) ou Karel van Wolferen (*The Enigma of Japanese Power*, 1989).

Elle n'est pas absente des études japonologiques puisque, rendant compte des recherches du neurologue acousticien Tsunoda Tadanobu<sup>13</sup>, Augustin Berque écrit en 1982 :

« [L]es particularités [du cerveau japonais] contribuent sans doute à expliquer la capacité des Japonais à vivre et agir ensemble, nombreux, sur des étendues réduites, leur tendance à la grégarité, leurs comportements de type communautaire<sup>14</sup>. »

Elle est toujours vivante puisque sur un plateau de télévision, au lendemain du tsunami de mars 2011, le journaliste François Lenglet – aujourd'hui responsable du service France de France 2 – se permet cette pitoyable boutade : Le Japon ? « C'est un pays communiste naturellement<sup>15</sup>. »

Très rares ont été les prises de position à contre-courant, comme celle de Claude Lévi-Strauss en 1988 :

« Au lieu d'une cause, [la pensée japonaise] fait [du sujet] un résultat. La philosophie occidentale du sujet est centrifuge : tout part de lui. La façon dont la pensée japonaise conçoit le sujet est plutôt centripète<sup>16</sup>. »

---

13. Tadanobu Tsunoda, *The Japanese Brain. Uniqueness and Universality*, Tokyo, Taishukan Publishing Company, tr. Yoshinori Oiwa, 1985. Pour une critique, voir Peter Dale, *The Myth of Japanese Uniqueness*, London, Sydney, Croom Helm, 1987.

14. Augustin Berque, *Vivre l'espace au Japon*, Paris, Puf, 1982, p. 34-35.

15. François Lenglet, dans l'émission *C dans l'air*, mardi 15 mars 2011, « Japon, la fusion des drames ».

16. Claude Lévi-Strauss, « La place de la culture japonaise dans le monde », conférence donnée à Kyoto en 1988, parue en japonais dans *Chūō kōron* 中央公論 en mai 1988



Je voudrais aujourd'hui esquisser une archéologie critique de la mise en place de ce stéréotype de l'absence d'individu au Japon. Car, s'ils sont gluants, les stéréotypes ont eux aussi une histoire<sup>17</sup>.

Alors que la pensée politique européenne classique réfléchissait à la manière de faire vivre les individus en société, les contre-révolutionnaires, dans leur haine de l'Homme abstrait, constatent et déplorent la montée de l'individualisme<sup>18</sup>. Hegel (qui ignore le Japon) va renverser leur discours et faire positivement de l'Occident « le pays de la singularisation, de la limitation, où l'esprit de la subjectivité est prépondérant<sup>19</sup> » (*das Land der Begrenzung, des Maßes, wo der Geist der Subjektivität überwiegend ist*<sup>20</sup>). Il l'oppose à la Chine par exemple, où « la volonté générale dit directement ce que l'individu doit faire et [où] celui-ci suit et obéit de même sans réfléchir et sans songer à soi<sup>21</sup> ».

Dans son sillage, le XIX<sup>e</sup> siècle voit le triomphe de la pensée évolutionniste. Henry Maine dans *Ancient Law* en 1861, Numa Denis Fustel de Coulanges dans *La Cité antique* en 1864, Lewis Morgan dans *Ancient Society* en 1877, Herbert Spencer dans ses *Principles of Sociology* à partir de 1876 : tous décrivent l'effondrement d'entités communautaires supposées originaires. Jacob Burckhardt de son côté, dans *Die Kultur der Renaissance in Italien* en 1860, décrit l'avènement de l'individu moderne. Cette thématique sera au cœur de la sociologie naissante, chez Ferdinand Tönnies par exemple, avec sa célèbre opposition entre *Gemeinschaft* (communauté) et *Gesellschaft* (société). Comme le dit Emile Durkheim dans *De la division*

(réédité dans Claude Lévi-Strauss, *L'Autre Face de la lune*, Paris, Seuil, 2011, p. 51-52).

17. Emmanuel Lozerand, « Les clichés sur le Japon sont gluants », *Le Monde*, « Culture et idées », 10 mars 2012, p. 2.

18. Voir Antoine Compagnon, *Les Antimodernes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 68-74 ; ou Emmanuel Terray, *Penser à droite*, Paris, Galilée, 2012, p. 85-99.

19. Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tr. Pierre Garniron, Paris, Vrin, 2004, p. 161.

20. D'après [http://hegel.abcpil.de/html/orientalische\\_philosophie.html](http://hegel.abcpil.de/html/orientalische_philosophie.html), consulté le 28 décembre 2013.

21. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, tr. de Jean Gibelin, Paris, Vrin, 1987, p. 96.

*du travail* en 1893 : « Plus les sociétés sont primitives, plus il y a de ressemblances entre les individus dont elles sont formées<sup>22</sup>. »

Le Nous européen romantique implique donc une altérité historique, mais aussi géographique : désormais en effet un contraste s'opère entre des sociétés occidentales, « modernes », dans l'histoire, où l'individu ne cesse de s'affirmer toujours plus, et des sociétés « orientales », perçues comme statiques, « traditionnelles », ayant gardé le sens de la communauté<sup>23</sup>.

Cette idée fondamentale trouve un cadre propice à son développement dans les « géographies de l'esprit<sup>24</sup> » que met en place la pensée européenne à partir du xvii<sup>e</sup> siècle. Leur propos, d'une étonnante violence ordinaire, est la caractérisation des peuples, promise à une belle destinée chez les philosophes comme dans l'opinion commune, sur fond, bien sûr, d'une expansion coloniale dynamique, requise de légitimer son action par un travail idéologique de minoration des populations mises sous le joug. Deux concepts jouent un rôle décisif : ceux de race et de nation.

Un discours proprement « racialisé », même si le terme est anachronique, apparaît dans le double contexte des progrès du rationalisme et d'une meilleure connaissance de la diversité du monde<sup>25</sup>. Cessant d'être créé à l'image de Dieu, intégré au règne animal, rapproché des grands singes, l'homme fait l'objet d'observations plus attentives.

Isaac de la Peyrère ayant remis en cause l'unité de l'humanité avec son *Preadamitæ* de 1655, c'est son ami François Bernier qui, en 1684, répartit le premier celle-ci en quatre catégories, dont une est composée, entre autres contrées, des habitants du Siam, des Philippines, du Japon, de la Cochinchine, de la Chine, qui « sont véritablement blancs », mais « ont de larges épaules, le visage plat, un petit nez écaché, de petits yeux

---

22. Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, Puf, 2007, p. 103-105.

23. Sur l'histoire de la coupure entre Orient et Occident, voir Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire*, Paris, Minuit, 1988 ; et Régis Poulet, *L'Orient : généalogie d'une illusion*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2002.

24. Marc Crépon, *Les Géographies de l'esprit*, Paris, Payot, 1996.

25. Pierre-André Taguieff (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, Puf, 2013.

de porc, longs et enfoncés, et trois poils de barbe<sup>26</sup> ». L'anthropologie des Lumières naît : à partir de l'édition de 1758 de son *Systema Naturæ*, Linné subdivise l'espèce *homo sapiens* en cinq catégories selon des critères géographiques, ainsi que d'après la couleur de peau. Chacune des classes ainsi déterminées possède des caractéristiques considérées comme propres aux individus qui la représentent. *Homo asiaticus* est ainsi défini comme « livide, jaunâtre, mélancolique, dur », « sévère, orgueilleux, avare », « gouvern[é] par l'opinion, les préjugés<sup>27</sup> ». « Les Japonais », précise pour sa part Buffon en 1749, « sont assez semblables aux Chinois pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule et même race d'hommes, ils sont seulement plus jaunes ou plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional<sup>28</sup>. »

Au XIX<sup>e</sup> siècle ce discours évolua profondément et prit une ampleur considérable. Appuyé sur la biologie en pleine affirmation, il voulut se doter de bases scientifiques. La notion de race est désormais comme « une médaille à deux faces<sup>29</sup> », associant l'étude anthropométrique du faciès à l'étude psychosociale du génie des peuples. L'hégémonie de la pensée racio-logique sera quasiment absolue jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Elle est loin d'avoir disparu dans l'opinion commune.

Son principe général est simple. La polarité principale est entre la race blanche, « supérieure », proche de la perfection, et la noire, « inférieure », proche de l'animalité. Mais il existe aussi des races « intermédiaires », comme la « jaune », dite aussi « mongole » ou « asiatique », qui nécessitent un traitement un peu nuancé.

---

26. François Bernier, *Nouvelle division de la terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent*, envoyée par un fameux voyageur à M. l'abbé de La \*\*\* , paru anonymement dans le *Journal des Savants*, avril 1684, puis dans le *Mercure de France* en 1722, cité d'après <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb343488023/date1684.langEN>, consulté le 7 novembre 2013.

27. Jean Gilibert, *Abrégé du système de la nature de Linné*, Lyon, Matheron, 1805, p. 48.

28. Jacques Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière*, t. III, Paris, Imprimerie royale, 1749, p. 389.

29. Claude Blanckaert, « Race », in Sophie Dulucq, Jean-François Klein et Benjamin Stora (dir.), *Les Mots de la colonisation*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008, p. 99-100.

En 1853-1854 par exemple, Arthur de Gobineau, présente « la variété mélanienne », « la plus humble », qui « gît au bas de l'échelle ». Puis il passe à la « race jaune » dont il décrit d'abord le « crâne », puis la « tendance générale à l'obésité »... Il poursuit :

« Peu de vigueur physique, des dispositions à l'apathie. Au moral, aucun de ces excès étranges, si communs chez les Mélaniens. Des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême, un goût perpétuel mais tranquille pour les jouissances matérielles ; avec une rare gloutonnerie, plus de choix que les nègres dans les mets destinés à la satisfaire.

En toutes choses, tendances à la médiocrité ; compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond ; amour de l'utile, respect de la règle, conscience des avantages d'une certaine dose de liberté. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens étroit du mot. Ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. On voit qu'ils sont supérieurs aux nègres. C'est une populace et une petite bourgeoisie que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société : ce n'est cependant pas de quoi créer cette société ni lui donner du nerf, de la beauté et de l'action. »

« Viennent maintenant les peuples blancs. » Il leur trouve « de l'énergie réfléchie, ou pour mieux dire, une intelligence énergique », « une persévérance », « une plus grande puissance physique », « un instinct extraordinaire de l'ordre », « mais aussi un goût prononcé de la liberté, même extrême » ; « une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs », « un amour singulier de la vie », « l'honneur », à propos duquel il précise : « ce mot d'honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont, également, inconnus aux jaunes et aux noirs ». Il conclut à « l'immense supériorité des blancs, dans le domaine entier de l'intelligence », associée « à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations<sup>30</sup> ».

---

30. Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, vol. 1, Paris, Firmin-Didot, 1884, p. 215-216.

Le corollaire ne surprend pas :

« [Dans la race ariane = partie de la race blanche], chaque individu isolé possédait une importance qu'il ne paraît jamais avoir eue dans les multitudes inertes des peuples jaune et noir<sup>31</sup>. »

Le discours sur la « race » toutefois, ne peut suffire à caractériser les peuples, trop nombreux et trop divers. Il vient s'articuler à un discours sur la « nation », né vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui va allègrement mixer les données anthropologiques. Citons à nouveau Gobineau :

« Le Japon semble donc entraîné dans le sens de la civilisation chinoise par les résultats des nombreuses immigrations jaunes, et en même temps il y résiste par l'effet de principes ethniques qui n'appartiennent pas au sang finnois [partie du « rameau jaune »]. En effet, il existe certainement dans la population japonaise une forte dose d'alliage noir, et peut-être même quelques éléments blancs dans les hautes classes de la société<sup>32</sup>. »

Ces conceptions se retrouvent au cœur de la psychologie des peuples qui prend son essor en France avec Alfred Fouillée, gloire de la III<sup>e</sup> République, puis en Allemagne avec Wilhelm Wundt et sa *Völkerpsychologie*. Dans *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races* en 1895, Fouillée explique par exemple :

« La sous race sino-japonaise, mélange d'Asiatiques dolichocéphales et de Touraniens à crâne large, a l'industrie patiente, la ténacité appliquée surtout aux petites choses, la sobriété, la constance au travail ; ses défauts sont la sensualité et, dans certains cas, la férocité. Sous le rapport de l'intelligence il doit manquer quelque chose à la race jaune. [...] »

Les Japonais semblent supérieurs aux Chinois ; ils ont moins d'éléments touraniens ; ils sont plus flexibles et plus plastiques ; mais leur réalisme foncier est le même. Ils appliqueront merveilleusement les inventions occidentales ; il est douteux qu'ils deviennent eux-mêmes de grands inventeurs<sup>33</sup>. »

---

31. *Ibid.*, p. 474.

32. *Ibid.*, p. 504-505.

33. Alfred Fouillée, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, Paris, Alcan, 1921, p. 328-331.

Vont alors se multiplier les éthopées nationales, définies par Marc Angenot comme des « portrait[s] physique[s] et caractériel[s], identifiant tel groupe humain comme congénitalement marqué, différent, et aussi fondamentalement inférieur au type normal<sup>34</sup> ». À titre d'exemple, citons André Siegfried, une des sommités de la vie scientifique française du premier xx<sup>e</sup> siècle, professeur au Collège de France, membre de l'Académie française, premier président de la Fondation nationale des sciences politiques, qui, en conclusion de *L'Âme des peuples* en 1950, place une certaine conception de l'individu à la source de la civilisation occidentale tout en notant par contraste :

« Aucun Asiatique n'est capable d'entretenir une machine, toute maison orientale est négligée, sans que son propriétaire, même s'il est riche et raffiné dans ses goûts, paraisse en souffrir. Confiez un édifice, une entreprise, une administration, de grands travaux publics à un Oriental et revenez au bout d'un an, de dix ans : vous verrez aussitôt la différence avec le temps où c'était un Européen qui en avait la charge. Individualité et responsabilité personnelle, voilà ce qui manque. En Asie, les gens ne font rien seuls, ils font toujours partie d'un groupe qui les domine et dont ils sont solidaires<sup>35</sup>. »

Précisons en passant que si les individualités occidentales trouvent à s'affirmer dans le culte légitime qu'elles rendent à leur patrie, le « nationalisme des autres » en revanche, orientaux, ne peut être que tyrannique. En 1909 par exemple Ludovic Naudeau parle du Japon dans des termes proches de ceux employés par Hegel à propos de la volonté générale en Chine, ou de ceux de Durkheim au sujet de la mentalité primitive :

« Dans ce pays, l'individu est, à un degré surprenant, prisonnier de la famille, de la commune, du clan, de la corporation, de la guilde et, depuis 1868, de la patrie, une patrie d'autant plus exigeante qu'elle est née d'hier. C'est une patrie-enfant, capricieuse et tyrannique. L'individu est l'esclave du « qu'en dira-t-on », de l'usage établi, des précédents. En un mot, il doit suivre docilement l'opinion publique et les idées collectives<sup>36</sup>. »

---

34. Marc Angenot, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889*, Saint-Denis, PUV, 1989, p. 1562.

35. André Siegfried, *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950, cité d'après [http://classiques.uqac.ca/classiques/siegfried\\_andre/ame\\_des\\_peuples/ame\\_des\\_peuples.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/siegfried_andre/ame_des_peuples/ame_des_peuples.html), p. 113.

36. Ludovic Naudeau, *Le Japon moderne. Son évolution*, Paris, Flammarion, 1909, cité par P. Beillevaire, *op. cit.*, p. 806-807.

À ce stéréotype de base du manque d'individualité viennent s'associer trois harmoniques secondaires : celles de la tradition, du despotisme, et de l'imitation.

La thématique de l'Orient terre de Tradition a pris forme au Moyen Âge quand la tripartition antique de la Méditerranée en trois rivages dans les mappemondes en forme de « T dans l'O » a servi de support à la mise en correspondance des trois fils de Noé avec les trois continents : Sem a peuplé l'Asie, et, comme il était l'aîné, celle-ci fut associée à la vieillesse du monde<sup>37</sup>.

Cette conception connut une reformulation décisive dans la vision hégélienne des âges de la raison dans l'histoire. Examinant « l'esprit qui caractérise la constitution [de la Chine] », Hegel affirme que celle-ci est « demeurée toujours la même » : « Tout changement [y] est exclu, et le statique qui perpétuellement réapparaît, [y] remplace ce que nous nommons historique. » Il la désigne comme « l'unique empire de la durée » et la place « en dehors de l'histoire universelle<sup>38</sup> ».

On trouvera des échos incessants de cette conception, par exemple chez Spencer qui parlait des « sociétés éteintes de l'Orient<sup>39</sup> », ou, à propos du Japon, chez Robert Guillaïn :

« [Le Japon] appartient à une civilisation, dont le souci principal a été, depuis des milliers d'années, de ne pas inventer, de ne pas progresser, de conserver le monde immobile et tel qu'il a été légué à chaque génération par celle qui l'avait précédée<sup>40</sup>. »

Elle exerce toujours une influence souterraine dans les sciences sociales où perdure souvent l'idée de sociétés ou cultures « traditionnelles », peu concernées par l'histoire, et donc impropres à l'affirmation individuelle.

La théorie du « despotisme asiatique » vient elle aussi se tresser au déni d'histoire – auquel elle est étroitement liée, car qui est soumis à la tyrannie n'est pas censé faire l'histoire, sauf par à-coups violents – pour expliquer

---

37. Christian Grataloup, *L'Invention des continents. Comment les Européens ont découpé le monde*, Paris, Larousse, 2009, p. 56.

38. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, op. cit., p. 91.

39. Herbert Spencer, *Principes de sociologie*, t. I, Paris, Hachette, Baillière, 1878, p. 122.

40. Robert Guillaïn, op. cit., p. 159.

l'absence d'individualité des Orientaux. Elle plonge ses racines chez Aristote qui expliquait :

« Les barbares étant par leur caractère naturellement plus serviles que les Hellènes, et les peuples d'Asie [autrement dit de la rive orientale de la mer Égée] plus serviles que ceux d'Europe [ceux de la rive occidentale], ils supportent le pouvoir politique sans aucune gêne<sup>41</sup>. »

Ces conceptions antiques furent réactivées dans l'Europe moderne<sup>42</sup>. Les croisades avaient constitué l'infidèle musulman en Autre fondamental de l'Europe, et l'empire ottoman, présent aux portes de l'Occident depuis 1453, était un ennemi redouté, mais respecté. À partir de l'observation plus attentive, à compter du XVII<sup>e</sup> siècle, d'un régime replié sur le palais et le « sérail », les théoriciens politiques vont réélaborer l'ancien *arkhe despotike* des Grecs sous la forme du « despotisme asiatique » que définit ainsi le *Dictionnaire de Trévoux* en 1771 :

« Forme de gouvernement dans lequel le souverain est maître absolu, a une autorité sans bornes, un pouvoir arbitraire qui n'a pour règle que sa volonté. Tel est le gouvernement de Turquie, du Mogol, du Japon, de Perse et de presque toute l'Asie<sup>43</sup>. »

De manière somme toute contingente, le Japon va constituer une forme emblématique de ce despotisme. Dans *L'Esprit des lois* en 1748, Montesquieu explique :

« Les peines outrées peuvent corrompre le despotisme même. Jetons les yeux sur le Japon.

On y punit de mort presque tous les crimes [...], parce que la désobéissance à un si grand empereur que celui du Japon est un crime énorme. Il n'est pas question de corriger le coupable, mais de venger le prince. Ces idées sont tirées de la servitude, et viennent surtout de ce que l'empereur étant propriétaire de tous les biens, presque tous les crimes se font directement contre ses intérêts.

---

41. Aristote, *Politique*, livre III, 1285a, 6-7, tr. Jean Aubonnet, Paris, Gallimard/Tel, 1993. Voir aussi VII, 1327b, 2-3.

42. Alain Grosrichard, *Structure du sérail*, Paris, Seuil, 1979, p. 27.

43. D'après Alain Grosrichard, *ibid.*, p. 8.



[...] Il est vrai que le caractère étonnant de ce peuple opiniâtre, capricieux, déterminé, bizarre, et qui brave tous les périls et tous les malheurs, semble, à la première vue, absoudre ses législateurs de l'atrocité de leurs lois. Mais, des gens qui naturellement méprisent la mort, et qui s'ouvrent le ventre pour la moindre fantaisie, sont-ils corrigés ou arrêtés par la vue continuelle des supplices ? Et ne s'y familiarisent-ils pas ? [...] Voilà l'origine, voilà l'esprit des lois du Japon<sup>44</sup>. »

Au moment de leur affirmation nouvelle dans le concert des nations au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux peuples asiatiques furent les « bénéficiaires » involontaires de ce que je propose d'appeler un *report de l'imaginaire du sérail*, qui leur attribua une incapacité d'accéder à l'état démocratique, une affinité intrinsèque avec la violence et la cruauté, un aspect superficiel, voire hypocrite, sans parler même de leur érotisme raffiné.

La *sauvagerie* attribuée aux « jeunes » peuples d'Afrique ou des Amériques – que les *civilisés* auraient pour mission d'« éduquer » – se transforme ici en une « force obscure », *barbare*, dissimulée derrière des apparences de sophistication, que l'enceinte du sérail, les murs de la Cité interdite, ou l'isolement insulaire, ne confinent que précairement, et dont elle risque à chaque instant d'échapper.

L'idée d'une appétence particulière de l'Orient pour la mort (à donner ou à recevoir), d'une inclination à la violence et la cruauté – éléments qui renforcent le thème de l'absence d'individualité puisqu'ils supposent que la personne humaine est sans valeur – prend ses racines dans ces conceptions. Certaines pratiques accèdent alors à un statut iconique, à la suite d'affrontements entre Occidentaux – *oubliés de leur propre violence* – et peuples d'Asie : le suicide par éventrement<sup>45</sup> ou les supplices chinois<sup>46</sup>. Le goût de la servitude et le mépris de la vie sont eux aussi incompatibles avec les valeurs individuelles.

---

44. Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, livre VI, chapitre XIII (Impuissance des lois japonaises), Genève, Barrillot et Fils, 1748, p. 137.

45. Déjà présent chez Montesquieu, le mythe du hara-kiri ne prend son véritable développement qu'à la suite du massacre des marins français à Sakai en mars 1868 (voir Beillevaire, *op. cit.*, p. 101-109).

46. Voir Jérôme Bourgon, *Supplices chinois*, Bruxelles, La Maison d'à-côté, 2007. *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau paraît en 1899 (Paris, Charpentier-Fasquelle).

À la troisième thématique associée, celle des peuples imitateurs, Michael Lucken vient de consacrer un bel ouvrage : *Les Fleurs artificielles*<sup>47</sup>. Sur la base d'éléments apparus au xvii<sup>e</sup> siècle, la thématique du Japonais « copieur » est formulée pour la première fois par le père Charlevoix au début du siècle suivant<sup>48</sup>. Elle ne cessera de s'amplifier pour devenir un cliché, railleur ou angoissé, au milieu du xix<sup>e</sup> siècle. C'est qu'une transformation radicale a bouleversé les conceptions esthétiques : l'Europe a mis en avant le concept de création, que les esthétiques de Kant et Hegel porteront au pinacle. L'Occident crée, et comme le dit Spencer, « les races inférieures imitent<sup>49</sup> ». Gobineau précise, on l'a vu : « Les jaunes [...] inventent peu<sup>50</sup>. » Et Félix Martin affirme en 1904 : « Le Japonais n'a jamais rien inventé<sup>51</sup> ».

Le motif du vernis vient compléter cette litanie obsessionnelle. Comme disait Gustave Lebon en 1902 :

« on fait aisément un bachelier ou un avocat d'un nègre ou d'un Japonais ; mais on ne lui donne qu'un simple vernis tout à fait superficiel, sans action sur sa constitution mentale<sup>52</sup>. »

Le motif du vernis peut se transformer en celui de la duplicité ou de la fourberie. Charles Pettit précisait ainsi en 1905 que le Japon est « un pays surfait qui a surtout eu le génie d'appeler ses femmes mousmés : en réalité,

---

47. Michael Lucken, *Les Fleurs artificielles. Pour une dynamique de l'imitation*, Paris, Publications du Centre d'études japonaises de l'Inalco, 2012. <http://csj.cc.unibuc.ro/wp-content/uploads/2012/12/Fleurs.pdf>

48. « Les Japonais, qui se sont toujours reconnus [les] disciples [des Chinois], n'ont quasi en rien la gloire de l'invention, mais on peut dire que tout ce qui sort de leurs mains est fini. » (*Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'Empire du Japon*, Rouen, Le Boulenger, 1715. Réédité en 1832 sous le titre *Histoire du Japon*, Paris, Bureau de la Bibliothèque catholique, 1828, p. 12), cité par Michael Lucken, *op. cit.*, p. 10.

49. Herbert Spencer, « Esquisse d'une psychologie comparée de l'homme », *Revue philosophique*, I, 1876, p. 57.

50. Gobineau, *op. cit.*, p. 215.

51. Félix Martin, *Le Japon vrai*, Paris, Eugène Fasquelle, 1898, p. 9-10.

52. Gustave Lebon, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 1895, d'après [http://classiques.uqac.ca/classiques/le\\_bon\\_gustave/lois\\_psycholo\\_evolution\\_peuples/lois\\_psy\\_evolution\\_peuples.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/le_bon_gustave/lois_psycholo_evolution_peuples/lois_psy_evolution_peuples.html), p. 34-35, consulté le 7 novembre 2013.

c'est un pays dangereux et farouche, peuplé de petits bonshommes aussi rusés qu'énergiques, qui masquent leur haine par un sourire et leur poignard par un éventail<sup>53</sup> ».

Plusieurs de ces traits s'incarnent dans une des figures majeures du bestiaire attaché au Japon dans l'imaginaire occidental depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dont Baudelaire se fait l'écho en 1887 dans *Mon cœur mis à nu* : « Les Japonais sont des singes, c'est Darjon qui me l'a dit<sup>54</sup> ». Le singe, malencontreusement abondant dans la faune et l'art japonais, fournit en effet une figure propre à synthétiser plusieurs aspects négatifs du stéréotype : il caractérise une race inférieure, pas pleinement humaine, stigmatisée pour sa laideur physique, mais aussi morale puisque les singes... « singent », imitent, copient, parfois drôlement, parfois de manière inquiétante.

Cette métaphore animalière constitue par exemple le pivot de l'analyse du théâtre japonais que propose en 1889 le critique Jules Lemaître :

« Il n'y a pas de théâtre plus sanguinaire ni où les passions soient plus violentes et cruelles. Ne vous fiez pas à la gentillesse simiesque de ces magots sensuels. C'est justement parce que, sous les menues élégances de leur civilisation stationnaire, ils restent des enfants, de vieux enfants, c'est pour cela qu'ils sont tour à tour des créatures futiles et des créatures féroces<sup>55</sup>. »

Il faudrait parler de son devenir iconographique, des caricatures de Georges Bigot<sup>56</sup> à la propagande de guerre américaine<sup>57</sup>, en passant par la

53. Charles Pettit, *Pays des mousmés, pays de guerre*, Paris, Juven, 1905, p. VI.

54. Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu : journal intime*, 1887, cité d'après <http://www.bmlisieux.com/archives/coeuranu.htm>, consulté le 4 novembre 2013.

55. Jules Lemaître, « Théâtre japonais », *Impressions de théâtre*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Société française d'impression et de librairie, 1888-1898, p. 38.

56. Voir en particulier « Monsieur et Madame vont dans le monde », *Tobae*, n° 6, 1<sup>er</sup> mai 1887, reproduit dans Shimizu Isao 清水勲, *Zoku Bigō Nihon sobyō-shū* 続ビゴー日本素描集 (*Dessins sur le Japon de Bigot [Suite]*), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1992, p. 121.

57. Voir Anthony V. Navarro, « A Critical Comparison Between Japanese and American Propaganda During World War II », Michigan State University (<https://www.msu.edu/~navarro6/srop.html>, consulté le 29 décembre 2013) ; ou Hannah Miles, « WWII Propaganda: The Influence of Racism », *Artifacts*, 6, The University of Missouri, mars 2012 (<http://artifactsjournal.missouri.edu/issues/issue-6/>, consulté le 29 décembre 2013).

bande dessinée de Calvo<sup>58</sup>. Dans *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, de Pierre Loti, en 1905, le narrateur rend visite à une vieille connaissance qui vient d'ouvrir un commerce de *netsuke* :

« Madame Ichihara, qui s'est enrichie dans les singes, vient d'ajouter à ce commerce un intéressant rayon d'antiquités. Elle tient surtout les vieux ivoires, risqués ou dro-latiques, et, pendant qu'elle s'occupe, sans avoir l'air de rien, à vous préparer le thé, sa fille ne manque jamais de vous en faire admirer quelques-uns : ivoires articulés, truqués, groupes de personnages à peine longs comme la dernière phalange du doigt, et qui remuent, qui se livrent entre eux à des actes, hélas ! souvent bien répréhensibles. Cette mademoiselle Matsumoto, une mousmé de seize ans, qui sent le singe comme sa mère, mais qui est la candeur même, peut sans inconvénient manier de tels sujets, parce qu'elle n'en saisit pas la portée ; les yeux baissés et mi-clos, aux lèvres un pudique sourire, elle donne le mouvement aux subtils mécanismes ; plus délicats que des ressorts de montre, et s'y entend à merveille pour mettre ainsi en valeur de menus objets d'art, qui feraient certainement rougir dans leurs cages les pensionnaires du rez-de-chaussée...

De l'obscène et du macabre ; amalgamés par *des cervelles au rebours des nôtres*, pour arriver à produire de l'effroyable qui n'a plus de nom : c'est ainsi qu'on pourrait définir la plupart de ces minuscules ivoires ; jaunies comme des dents d'octogénaire. Figures de spectres ou de gnomes, si petites qu'il faudrait presque une loupe pour en démêler toute l'horreur ; têtes de mort, d'où s'échappent des serpents par les trous des yeux ; vieillards ridés, au front tout bouffi par l'hydrocéphale ; embryons humains ayant des tentacules de poulpe ; fragments d'êtres qui s'étreignent, ricanent la luxure, et dont les corps finissent en amas confus de racines ou de viscères...

Et cette mousmé si agréablement habillée, à côté d'une fine potiche où des branches de fleurs sont posées d'une façon exquise, cette mousmé au perpétuel sourire, étalant avec grâce tant de monstruosités qui ont dû coûter jadis des mois de travail, cette mousmé est comme *une vivante allégorie de son Japon, aux puériles gentillesse de surface* et aux inlassables patiences, *avec, dans l'âme, des choses qu'on ne comprend pas, qui répugnent ou qui font peur*<sup>59</sup>... » (Nous soulignons)

Tradition, despotisme, imitation, singerie sont donc des armes intellectuelles conçues pour tenter de conjurer ses peurs par un Occident ébranlé par une concurrence imprévue, et incapable de comprendre la pluralité des modernités. Ne pouvant balayer d'un revers de la main des peuples dont

58. Calvo, *La Bête est morte !*, Paris, GP, 1944-1945, réédition Paris, Gallimard, 1995, s.p.

59. Pierre Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* (1905), Paris, Proverbe, 1994, p. 86.

les qualités et la puissance sont indéniables *en fonction même de ses propres critères de civilisation*, il les disqualifie en les renvoyant à une humanité imparfaite ou inauthentique : sans individu digne de ce nom.

À ces tristes considérations vient s'ajouter le fantasme du péril jaune<sup>60</sup>. Les premiers germes en apparaissent dans la Russie des années 1870 sous la forme d'une métaphore entomologique désignant les Asiatiques dans leur ensemble : essaims de sauterelles ou fourmilières pullulantes. Si elle réactive un tréfonds psychique issu des anciennes invasions venues de l'Est, cette thématique plonge aussi ses racines dans les angoisses d'un Occident en proie à ses démons intérieurs : nihilisme de la technique (qu'incarnent les figures de l'insecte, puis du robot), ou risques de la démocratie que figure la peur de la « montée des foules<sup>61</sup> ».

Ce fantasme d'un déferlement de masses indifférenciées, d'un « flot jaunâtre recouvrant d'un coup notre civilisation toute blanche<sup>62</sup> », comme dit Louis Aubert, est vécu de manière obsessionnelle par le Kaiser Wilhelm II au moment de la guerre sino-japonaise, face à l'émergence de nouvelles puissances en Orient<sup>63</sup>. Dès lors l'idée inocule son venin à l'imaginaire occidental, alternant phases de sommeil relatif, puis de réactivation violente, jusque chez un conseiller de nos princes à la fin du xx<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>. Perçu d'assez longue date comme une « fourmilière<sup>65</sup> », le Japon fut particulièrement visé après sa victoire dans la guerre russo-japonaise. Quoi qu'il en soit, combinant les deux traits du nombre et de l'animalité, cette thématique contribue elle aussi à retirer leur individualité à ses habitants rendus anonymes et inhumains.

---

60. Voir à ce sujet, Régis Poulet, « Le péril jaune » (<http://www.larevuedesressources.org/spip.php?article499>, consulté le 4 novembre 2013).

61. Jean-Marc Moura, « Récits du péril jaune », *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Puf, 1998, p. 125-139.

62. Louis Aubert, *Paix Japonaise*, Paris, Armand Colin, 1906, p. 7.

63. Voir Muriel Détrie, « Une figure paradoxale du Péril jaune : le Bouddha », *Orients Extrêmes. Les Carnets de l'exotisme*, Poitiers, Le Torii éditions, n° 15-16, 1995, p. 73-82.

64. Jacques Attali, *Dictionnaire du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1998, p. 186. Voir Emmanuel Lozerand, « Le Japon de Jacques Attali, ou la philosophie de l'histoire d'un homme d'influence », *Écrire l'histoire*, n° 7, 2011, p. 43-52.

65. Louis Reybaud, *Voyage pittoresque autour du monde*, vol. 1, Paris, Tenré, 1834, p. 372.

Des Japonais ont eux aussi joué un rôle dans le renforcement du stéréotype. Alors que leur pays était *épinglé* par l'Occident pour son tropisme grégaire, ils ont développé une forme d'« auto-japonisme », ce *self orientalism* familier aux études postcoloniales<sup>66</sup>.

À partir de la fin des années 1880 en effet, des idéologues conservateurs comme Hozumi Yatsuka<sup>67</sup> ou Inoue Tetsujirō<sup>68</sup> font de l'individualisme leur bête noire. Bientôt le préjugé stigmatisant des Occidentaux est retourné en fierté, comme le confirme la doctrine officielle exprimée dans *La Vraie Signification du corps de la nation* (*Kokutai no hongi* 国体の本義) en 1937 :

« Le fondement de la vie de notre peuple, ce n'est pas l'individu, ni le couple, comme en Occident. C'est la famille. La vie de la famille ne repose pas seulement sur des relations horizontales comme celles entre époux, ou entre frères et sœurs ; son fondement, c'est la relation verticale entre parents et enfants. À partir de celle-ci, les proches s'appuient les uns sur les autres, s'entraident et forment un groupe, et ce qui fusionne ainsi harmonieusement, conformément au corps de la nation, sous l'autorité du chef de famille, c'est bien notre famille nationale<sup>69</sup>. »

De concert avec un courant philosophique préoccupé de diminuer la place du sujet au Japon, de Nishida Kitarō<sup>70</sup> à Kimura Bin<sup>71</sup> pour parler vite, ces discours ont contribué à dresser de l'archipel l'image fantasma-

---

66. Roy A. Miller, *Japan's Modern Myth. The Language and Beyond*, New York, Weatherhill, 1982.

67. Hozumi Yatsuka 穂積八束, « Minpō idete chūkō horobu » 民法出デテ忠孝亡ブ (« Avec le nouveau Code civil, c'en est fini de la loyauté et de la piété filiale »), *Hōgaku shinpō* 法学新報, n° 5, août 1891 (cité d'après *Hozumi Yatsuka hakushi ronbunshū* 穂積八束博士論文集 [Recueil d'essais du Professeur Hozumi Yatsuka], Tokyo, Uesugi Shinkichi 上杉慎吉, 1913, p. 246-247, <http://kindai.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/952351/151>, consulté le 7 novembre 2013).

68. Inoue Tetsujirō 井上哲次郎, *Kokumin dōtoku gairon* 国民道德概論 (*Traité de morale nationale*), 1912 (Tokyo, Sanseidō 三省堂, 1935, p. 198-200).

69. *Kokutai no hongi*, éd. du Monbushō (Naikaku insatsukyoku 内閣印刷局), 1937, tr. Emmanuel Lozerand, d'après <http://www.j-texts.com/showa/kokutaiah.html>, consulté le 4 novembre 2013.

70. Voir Jocelyne Tremblay, *Nishida Kitarō : le jeu de l'individuel et de l'universel*, Paris, CNRS éditions, 2000.

71. Voir Kimura Bin, *L'Entre : une approche phénoménologique de la schizophrénie*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000.

tique d'un monde où l'individu s'efface devant la loi du groupe. L'idée a été reprise dans les « nippologies<sup>72</sup> » (*nihonjin-ron* 日本人論), dans les sciences sociales<sup>73</sup>, ainsi que chez certains modernistes pessimistes<sup>74</sup>. Il n'est donc pas étonnant de la retrouver en 2012 sous la plume de Kurokawa Kiyoshi, ancien président du Conseil japonais de la science, dans l'introduction en anglais du rapport de la Commission d'enquête indépendante sur l'accident nucléaire de Fukushima qu'il présida :

*« Its fundamental causes [of Fukushima Nuclear Accident] are to be found in the ingrained conventions of Japanese culture: our reflexive obedience; our reluctance to question authority; our devotion to "sticking with the program"; our groupism; and our insularity<sup>75</sup>. »* (Nous soulignons)

Précisons cependant qu'on ne trouve pas trace de telles conceptions chez Fukuzawa Yukichi<sup>76</sup>, Nitobe Inazō<sup>77</sup>, Okakura Tenshin<sup>78</sup>, Natsume Sōseki<sup>79</sup>

---

72. Jacqueline Pigeot, « Les relations humaines dans le groupe d'après les *Nihonjin-ron* », in Jane Cobbi (dir.), *Pratiques et représentations sociales des Japonais*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 9-19. Voir aussi Funabiki Takeo 船曳建夫, « *Nihonjinron* » *saikō* 「日本人論」再考 (Réexamen des « nippologies »), Tokyo, Kōdansha 講談社, 2010.

73. Nakane Chie, *Japanese society*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1970.

74. Akira Mizubayashi, « Des positions inouïes du sujet », *Traverses*, n° 38-39, novembre 1986, p. 28-39.

75. Kurokawa Kiyoshi, « Message from the Chairman », *Report from The Fukushima Nuclear Accident Independent Investigation Commission*, The National Diet of Japan, 2012, p. 9, [http://www.nirs.org/fukushima/naiic\\_report.pdf](http://www.nirs.org/fukushima/naiic_report.pdf), consulté le 9 novembre 2013.

76. Fukuzawa Yukichi, *L'Appel à l'étude*, 1872, livre premier, tr. Christian Galan, dans Yves-Marie Allieux (dir.), *Cent ans de pensée au Japon*, tome II, Arles, Picquier, 1996, p. 7-20 ; *La Vie du vieux Fukuzawa racontée par lui-même*, 1899, tr. Marie-Françoise Tellier, Paris, Albin Michel, 2007 ; *Plaidoyer pour la modernité : introduction aux œuvres complètes*, tr. Marion Saucier, Paris, CNRS, 2008.

77. Nitobe Inazō, *Bushido: the Soul of Japan, an Exposition of Japanese Thought*, Philadelphia, The Leeds and Biddle Company, 1900 (tr. Charles Jacob sous le titre *Le Bushidō. L'âme du Japon*, Paris, Payot, 1927).

78. Kakuzo Okakura, *The Ideals of the East*, London, Murray, 1903, et *The Awakening of Japan*, New York, Century, 1904 ; tr. Jenny Serruys sous le titre *Les Idéaux de l'Orient - Le Réveil du Japon*, Paris, Payot, 1917.

79. Natsume Sōseki, *Mon individualisme* (*Watakushi no kojīn shugi* 私の個人主義, 1914), tr. René de Ceccatty et Nakamura Ryōji, Paris, Rivages Poche, 2004.

ou Mori Ōgai<sup>80</sup>, ce dernier par exemple ne se privant pas, dès 1912, d'ironiser sur les thèses de Lowell :

« [Yosano] Akiko n'imité jamais personne. Son individualité est toujours parfaitement perceptible. Récemment un Américain, Percival Lowell, disait que les Extrême-Orientaux se caractérisent par leur absence d'individualité. J'aimerais lui présenter Akiko<sup>81</sup>. » (tr. E. Lozerand)

L'ironie de l'histoire en outre est que le discours traditionaliste sur la spécificité japonaise est pour bonne part d'origine occidentale, même si cela peut être nié ou inconscient. Car, à côté du discours moderne, auquel on le réduit parfois naïvement, l'Occident a aussi fabriqué un discours *antimoderne*, issu de la pensée contre-révolutionnaire inaugurée par les *Reflections on the Revolution in France* d'Edmund Burke<sup>82</sup> en 1790. Son influence sur Hozumi Yatsuka par exemple est directe, via l'école historique du droit allemande. Et Fustel de Coulanges, quant à lui, est cité aussi bien par Lafcadio Hearn dans *Japan. An Attempt of Interpretation* en 1904 que dans « Avec le nouveau Code civil, c'en est fini de la loyauté et de la piété filiale » (*Minpō idete chūkō horobu*) de Hozumi en 1889, deux auteurs à l'unisson qui croient repérer dans la société japonaise les traits communautaires d'une « Cité antique<sup>83</sup> » mise à mal par les coups de boutoir du christianisme. On comprend ainsi, soit dit en passant, une des raisons du succès de Hearn auprès de la révolution conservatrice allemande (dont Heidegger<sup>84</sup> est l'héritier direct). Ainsi se renforce le stéréotype, par un jeu d'échos et de reprises, entre traditionalistes des deux rives, d'Orient et d'Occident.

---

80. Emmanuel Lozerand, « De l'individu. Le prisme de la biographie », *Cipango*, n° 3, Inalco, novembre 1994, p. 63-92.

81. Mori Ōgai 森鷗外, *Ōgai zenshū* 鷗外全集 (Œuvres complètes de Mori Ōgai), t. 26, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1973, p. 433.

82. Texte original : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k111218p>. En français, *Réflexions sur la Révolution de France*, Paris, Hachette, 2004.

83. Numa Denis Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Paris, Durand, 1864 (texte original consultable en ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/livres/Fustel/intro.htm>).

84. Martin Heidegger, « Aus einem Gespräch von der Sprache. Zwischen einem Japaner und einem Fragenden », 1953-1954, tr. François Férier sous le titre « D'un entretien de la parole. Entre un Japonais et un qui demande », in *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976, p. 85-140.



Moyen-Âge

mappemondes T dans l'O :  
Europe / Asie / Afrique  
corrélation  
avec les trois fils de Noé  
adoptive  
des âges de l'humanité

1740

Linné / Buffon *raças*

1760

Montesquieu  
*despotisme asiatique*

1780

Herder *nations*

1800

*pensée  
contre-révolutionnaire*  
Burke / Bonald /  
Maistre / Genz  
*tradition*

1820

Hegel  
*Occident = subjectivité  
Asie = règne de la durée*

1840

Gobineau  
raciologie

imitation

1853 Perry

1860

1880

1900

1920

1940

1960

1980

2000

**Pierre Loti**  
Madame Chrysanthème  
**Percival Lowell**  
The Soul of the Far East

*peril jaune*

1894 guerre sino-jap

1904 guerre russo-jap

1914-1918 1<sup>re</sup> GM

1939-1945 2<sup>e</sup> GM

1964 JO de Tokyo  
1970 Expo. univ. d'Osaka  
Japon : "3<sup>e</sup> grand"

*japonisme*

**Lafcadio Hearn**

**Hofmannsthal / Keyserling**  
*révolution conservatrice*

**Heidegger / Herrigel**

**Blyth**  
*baiku*

**Suzuki Daisetz**

*vide zen*

**Ruth Benedict**

**Kawabata**  
*prix Nobel 1968*

**Berque**

**Macfarlane / Todd / Laplantine**

**Hozumi Yatsuka  
Inoue Tetsujirō**  
*traditionalistes japonais*

**Boas**  
*culturalisme*

**Kojève /  
Barthes / Lacan**

**STÉRÉOTYPES ORDINAIRES**  
*fourmis, robots*

**NÉO-JAPONISME**  
*esthétisme*

**DILUTION ET MORT  
DU SUJET**

**CULTURALISME**

**NIPPLOGIES**

## Conclusion

Le stéréotype du manque d'individualité des Japonais s'est donc mis en place en Occident entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle, autour de la charnière que constituent les deux guerres gagnées par le Japon contre la Chine des Qing, puis la Russie tsariste, en 1895 et en 1905. Des auteurs comme Pierre Loti, Percival Lowell, Lafcadio Hearn ou Louis Aubert ont joué un rôle décisif dans sa cristallisation.

Ce stéréotype, en réalité, ne concerne pas que le Japon. Selon les circonstances, il peut tout aussi bien s'appliquer au Reste-du-Monde<sup>85</sup> dans son ensemble (c'est-à-dire à tout ce qui n'est pas l'Occident), aux Suds et aux Orient, à l'Asie ou à l'Extrême-Orient. Le Japon néanmoins est peut-être plus spécifiquement concerné, sans doute parce qu'il combine deux traits particuliers. Perçu par Guillaume Postel, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, comme « souverain point de l'Orient<sup>86</sup> », souvent décrit par la suite comme « monde-du-tout-à-l'envers » (*Topsy-turvydom*<sup>87</sup>), volontiers assimilé aujourd'hui encore à une figure de « l'extrême étranger<sup>88</sup> », le Japon a tendance à être présenté comme une référence exceptionnelle, un climax.

D'autre part, les mécanismes de la modernisation japonaise sont demeurés largement incompris, alors même que succès militaires et économiques en fournissaient des signes éclatants. L'émergence au sein du concert des nations d'un *pays puissant, n'appartenant pas à la Civilisation occidentale blanche*, a mis en danger l'ordre du monde raciste, impérialiste et colonialiste, que celle-ci tentait alors d'imposer. Adversaire ou ennemi, alternative ou relève, le Japon constitua donc un véritable point d'achoppement pour une *ratio* occidentale moderne conquérante, au faite de sa puissance certes,

---

85. Emmanuel Lozerand, « Les a-t-on vraiment tous vus ? », in Emmanuel Lozerand (dir.), *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-Monde*, Paris, Klincksieck, 2014, p. 17-58.

86. Guillaume Postel, *Des merveilles du monde, et principalement des admirables choses des Indes et du Nouveau Monde*, XVI<sup>e</sup> siècle (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108701x>, consulté le 15 janvier 2014).

87. Robin D. Gill, *Topsy-Turvy 1585*, Florida, Paraverse Press, 2004. Récemment encore, voir Elena Janvier, *Au Japon ceux qui s'aiment ne disent pas je t'aime*, Paris, Arlea, 2011.

88. Laurent Zimmermann, « Le Japon dans la littérature française contemporaine », *La Nouvelle Revue française*, n° 599-600 (« Du Japon »), mars 2012, p. 46.

mais minée par un doute insistant sur elle-même. Le recours au stéréotype apparaît dès lors comme un sursaut un peu désespéré pour tenter de réduire cette inquiétante étrangeté.

Une des forces de ce stéréotype tient à sa capacité à synthétiser des thématiques fondamentales de la modernité. Il se développe en effet, on l'a vu, sur la base de l'auto-affirmation hégélienne de la Raison occidentale, ainsi que de la subjectivité et de l'individualité qui l'accompagnent. Cette affirmation instaure et suppose une coupure avec des avant et des ailleurs, communautaires et impersonnels. Dès lors la pensée évolutionniste qui place l'Occident à la pointe de l'histoire implique de saisir des altérités, qu'elle décrit en termes de races et de nations, instruments conceptuels adéquats pour objectiver les peuples que l'on s'emploie à dominer.

Le stéréotype a également l'avantage d'associer des harmoniques d'origines plus anciennes, comme celles de la tradition, du despotisme ou de l'imitation. Dans le cas du Japon par ailleurs, le singe fournit un motif iconographique rêvé pour coaguler ces différentes facettes ; et, de manière plus générale, la thématique du péril jaune tombe à point pour exprimer les angoisses internes de l'Occident moderne. Il faut enfin souligner que les Japonais se sont eux-mêmes approprié le cliché, tenant ainsi des discours d'apparence autochtone qui vinrent d'autant mieux conforter la *doxa* occidentale.

Le lieu commun, en outre, fait montre d'une merveilleuse simplicité. Il se construit en effet autour d'une série d'oppositions binaires :

Nous	Eux
Ici	Là-bas
Présent / avenir	Passé
Occident	Orient (Japon)
Blancs	Jaunes
Homme	Singes
Supérieur	Inférieur
Création	Imitation
Intelligence	Industrie / ténacité
Théorie	Esprit pratique / réalisme
Singularité	Ressemblance
Modernité	Tradition
Histoire/Civilisation	Cultures

Progrès	Dénaturation
Démocratie	Despotisme (violence, cruauté)
Liberté	Soumission / formalisme
Vie	Mort
Grandeur	Petitesse
Individu	Communauté
Sujet	Foule
Subjectivité	Volonté générale

Solidement établi au début du <sup>xx</sup>e siècle, dans sa structure comme dans ses éléments constitutifs, ce stéréotype ne bougera plus guère. Il lui arrive parfois de s'estomper, ou de manifester un regain de vigueur, voire quelques modulations, au gré des événements historiques. On pense en particulier à la Seconde Guerre mondiale ou à la haute croissance, qui suscitèrent un intérêt particulier pour l'archipel. Il faut enfin rappeler qu'à partir des années 1950 les discours ouvertement racistes ou colonialistes devinrent impossibles (ce qui n'empêcha pas la multiplication de leurs variantes affadies ou hébétées).

Si l'on essaie de cartographier à grands traits (trop schématiques) la circulation du stéréotype au cours du <sup>xx</sup>e siècle (sans changement apparent au début du <sup>xxi</sup>e), on peut esquisser cinq courants principaux, susceptibles de se tresser plus ou moins profondément les uns aux autres (voir figure).

Le premier est celui du racisme ordinaire, toujours prompt à évoquer fourmis ou robots : il a hérité de certains aspects du fantasme du péril jaune.

Le deuxième, plus perniciosus à beaucoup d'égards, tient à l'« esthétique-centrisme » (*aestheticcentrism*) ainsi nommé par Karatani Kōjin à propos de la polémique entre Claude Simon et Ōe Kenzaburō au sujet de la reprise des essais nucléaires français dans le Pacifique en 1995. Ce discours encense un « Japon artistique » (c'était le titre de la belle revue de Siegfried Bing publiée de 1888 à 1891) pour mieux ignorer les « soucis des Japonais ordinaires, qui vivent leur vie réelle et se battent avec les problèmes intellectuels et éthiques inhérents à la modernité<sup>89</sup> ». Plongeant ses racines dans

---

89. Voir Kojin Karatani, « Uses of Aesthetics : After Orientalism », *Boundary 2*, vol. 25, été 1998, p. 145-160 ; et Chris Reyns-Chikuma, *Images du Japon en France et ailleurs* :

le « japonisme<sup>90</sup> » de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il ne cesse de renaître dans les différentes formes du néo-japonisme contemporain.

Un troisième courant s'est épanoui autour de 1970 autour de la thématique de la « dilution du sujet japonais ». Très largement issu d'une des problématiques centrales de la révolution conservatrice allemande, elle-même héritière directe de la pensée contre-révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, il a été illustré par les élucubrations des plus grands intellectuels français<sup>91</sup> (Kojève, Barthes ou Lacan par exemple<sup>92</sup>), avant de connaître des prolongements plus récents, dans l'œuvre d'Augustin Berque<sup>93</sup> par exemple.

Les théories culturalistes, dont Ruth Benedict a offert le plus beau fleuron<sup>94</sup>, constituent un quatrième courant auquel s'abreuvent parfois sociologues ou ethnologues en gouquette dans l'archipel.

Il faut enfin mentionner les discours auto-japonistes déjà évoqués qui connurent une grande fortune à certains moments de l'histoire japonaise contemporaine (dans la seconde moitié de l'ère Meiji, à l'ère Taishō, pendant la haute croissance, au temps de la bulle spéculative) et qui entrent en écho, à l'occasion, avec les projections occidentales.

Quelques figures clefs ont permis à ces discours de se nouer les uns aux autres. C'est le cas de Fustel de Coulanges, qui aurait sans doute été surpris de cette postérité, mais qui joue un rôle essentiel dans ce processus puisque

*entre japonisme et multiculturalisme*, Paris, L'Harmattan, 2005.

90. Voir le catalogue de l'exposition *Le Japonisme*, sous la direction de Geneviève Lacambre, Paris, Réunion des musées nationaux, 1988 ; ou encore Akane Kawakami, *Travellers' Visions. French Literary Encounters with Japan, 1881-2004*, Liverpool, Liverpool UP, 2005, et Jan Walsh Hokenson, *Japan, France, and East-West Aesthetics*, Madison/Teaneck, Fairleigh Dickinson UP, 2004.

91. Emmanuel Lozerand, « La dilution du sujet japonais chez les intellectuels français au tournant des années 1970 », in Fabien Arribert-Narce, Kuwada Kōhei et Lucy O'Meara (dir.), *Paris-Tokyo-Paris : la réception de la culture japonaise en France depuis 1945*, Paris, Honoré Champion, 2015 (à paraître).

92. Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Genève, Skira, 1970 ; Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, édition augmentée, Gallimard, 1968 (1947), p. 436-437 ; Jacques Lacan, « Lituraterre », *Littérature*, n° 3, octobre 1971 (*Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 19-20).

93. Augustin Berque, *Vivre l'espace au Japon*, op. cit., 1982.

94. Ruth Benedict, *The Chrysanthemum and the Sword. Patterns of Japanese Culture*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1946 (tr. Lise Mécéant, sous le titre *Le Chrysanthème et le Sabre*, Arles, Philippe Picquier, 1987).

sa présentation de la « Cité antique » donne à Lafcadio Hearn et à la révolution conservatrice allemande, comme aux réactionnaires japonais, un prisme idéal pour décrire le Japon de leurs rêves. On pense aussi à Lafcadio Hearn lui-même qui, en proposant un Japon bifide (pittoresque et souriant d'une part, tyrannique de l'autre), incarne à merveille cette réversibilité fondamentale<sup>95</sup> du pays du Soleil Levant. Il faut enfin mentionner Suzuki T. Daisetz ou Eugen Herrigel<sup>96</sup>, deux opérateurs majeurs du « mouvement de retour » d'un traditionalisme japonais oublieux de son origine occidentale vers un Occident (faussement ?) naïf, désireux de croire à l'authenticité du miroir tendu à ses fantasmes et à ses interrogations<sup>97</sup>.

Le mythe du manque d'individualité des Japonais, profondément enraciné dans l'histoire de l'Occident, présent dans l'archipel lui-même, est pourtant aussi absurde que celui de l'individualisme forcené des Occidentaux, car, comme le dit Norbert Elias, individu et société ne sont pas deux choses différentes<sup>98</sup>. Toute société individualise en socialisant, socialise en individualisant, comme le montre exemplairement le don d'un nom à chaque enfant, à sa naissance, don qui le fait entrer dans une langue aux

---

95. Deux romans récents, qui semblent bien se vendre, illustrent à merveille cette réversibilité des stéréotypes sur le Japon (à ce sujet, voir Jean-Paul Honoré « De la nippophobie à la nippophilie », *Mots*, n° 41, décembre 1994, p. 9-55). La quatrième de couverture du polar de Jean-Christophe Grangé, *Kaiken* (Paris, Albin Michel, 2012 ; Livre de poche, 2014) annonce d'emblée la couleur : « Quand le Soleil Levant devient un soleil noir », avant de citer un journaliste du *Parisien*, Hubert Lizé : « la face sombre et sanglante de l'âme nipponne ». Des affiches dans le métro enfonce le clou : « Le Japon, sa culture, ses codes, et ses rites meurtriers »... Sur les mêmes présentoirs des boutiques Relay, une fable irénique d'Éric-Emmanuel Schmitt, *Le Sumo qui ne pouvait pas grossir* (Paris, Albin Michel, 2009 ; Livre de poche, 2013) voudrait en revanche nous conduire « à la source du bouddhisme zen », pour découvrir « la pratique du plus mystérieux des arts martiaux » (*sic*), « le monde insoupçonné de la force, de l'intelligence et de l'acceptation de soi ».

96. Voir Emmanuel Lozerand, « La dilution du sujet japonais », *op. cit.*

97. Voir aussi le très intéressant article d'Inaga Shigemi, « La réinterprétation de la perspective linéaire au Japon (1740-1830) et son retour en France (1860-1910) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 49, 1983, p. 29-45.

98. Norbert Elias, *La Société des individus*, Paris, Pocket, 1991, ou *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Pocket, 1991.

règles de laquelle il sera soumis, mais dont il aura aussi latitude de se servir à son gré, dans certaines limites<sup>99</sup>.

Les stéréotypes ont pour eux la puissance de leur fausse évidence, et il est peu probable qu'ils soient aisément solubles dans la critique (qui ne fait peut-être, paradoxalement, que les renforcer). Celui du manque d'individualité des Japonais ne disparaîtra vraisemblablement, si l'on se veut réaliste, que pour être remplacé par un autre, quand les circonstances historiques restructureront en profondeur les positions relatives occupées par la France (par exemple) et le Japon dans une nouvelle configuration du monde.

Il m'a semblé néanmoins que la japonologie française ne pouvait pas toujours se contenter innocemment d'un strict partage des rôles entre le discours orientaliste savant, scientifique, qui n'intéresse – soyons à nouveau « réalistes » – pas grand monde, et un discours commun, outrageusement dominant. Plutôt que de baisser les bras, de laisser le champ libre à ce dernier (par mépris, sentiment d'impuissance, de lassitude, ou crainte de dénaturer de nobles approches scientifiques), il nous a paru judicieux de proposer cette petite généalogie critique à la réflexion, à la discussion et à la critique<sup>100</sup>. Comme le dit Thierry Hentsch, n'est-il pas « vain d'étudier l'autre sans s'être d'abord observé soi-même face à lui<sup>101</sup> » ? Au minimum peut-être aurons-nous contribué à dénaturiser un discours qui se présente volontiers sous la forme de l'évidence.

On pourrait enfin ajouter que, pour voir s'effondrer le stéréotype, il suffit en réalité d'une opération très simple, sur le papier du moins : sortir de la dialectique du « Nous » (pluralité de sujets individualisés) et du « Eux » (masse unifiée en une essence abstraite). Dès lors que l'autre échappe à ce regard objectivant, qu'il soit exotique ou scientifique, pour devenir un partenaire, son individualité et sa subjectivité s'incarnent et sont reconnues.

---

99. Emmanuel Lozerand, « Les a-t-on vraiment tous vus ? », *op. cit.*

100. En écho d'ailleurs à celles récemment établies par Michael Lucken pour la notion d'imitation ou le concept de *ma* (*Les Fleurs artificielles*, *op. cit.* ; et « Les limites du *ma*. Retour à l'émergence d'un concept "japonais" », *Nouvelle revue d'esthétique*, n° 14, 2014).

101. Thierry Hentsch, *op. cit.*, p. 8.



Et je n'ai jamais dit que c'était partout selon les mêmes configurations, bien au contraire<sup>102</sup>.

Jules Renard écrivait dans son *Journal* le 25 mars 1895 :

« Un Japonais à la peau sans plis me dit que, d'abord, tous les Européens lui ont paru les mêmes et qu'il a mis longtemps à les individualiser.

— Cependant, lui dis-je, nous sommes blonds, ou bruns, ou rouges, tandis que vous êtes tous jaunes et noirs.

— Il vous paraît, dit-il<sup>103</sup>. »

---

**102.** Voir Emmanuel Lozerand, « La question de l'individu au Japon », in Philippe Corcuff, Christian Le Bart et François de Singly (dir.), *L'Individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 139-149 ; ou « Figures de l'individu dans la littérature japonaise du début du xx<sup>e</sup> siècle », in *Drôles d'individus*, *op. cit.*

**103.** Jules Renard, *Journal 1887-1910*, Paris, Garnier, 2011, p. 128.